

**Anne
Weber**

**Tous mes
vœux**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'amour, tout le monde en parle, presque tout le monde le fait, et nul n'est à l'abri de ses extravagances.

Au départ, un homme au passage duquel personne ne se retourne dans la rue, un être pâle, exagérément discret et qui paraît, pour tout dire, parfaitement insignifiant. Mais contre toute attente, cet homme se révèle être l'incarnation du prince charmant : épris d'amour, attentionné, courtois, bref, il est l'homme que l'héroïne, car il y en a une, attendait. Tous leurs vœux ne seront pas exaucés pour autant.

Le jeu subtil de l'écrivain confirmée qu'est Anne Weber, ainsi que sa légèreté pour relater des choses graves, transforment cette chronique d'un amour explosif en une oeuvre romanesque raffinée et profonde. Et si la vengeance était un plat qui se mange en riant ?

Tous mes vœux est un conte cruel plein de surprises, d'esprit et de lumière.

“DOMAINE FRANÇAIS”

ANNE WEBER

Anne Weber, née en Allemagne, est installée en France depuis 1983 et vit aujourd'hui entre Paris et la Bretagne. Ses livres, qu'elle écrit toujours en allemand et en français, paraissent simultanément dans les deux pays. Lauréate de plusieurs prix pour son oeuvre littéraire, Anne Weber est aussi une traductrice de renom.

Ses précédents livres ont tous été publiés au Seuil. Parallèlement à la publication de Tous mes vœux paraît Auguste, aux éditions Le Bruit du Temps.

DU MÊME AUTEUR

IDA INVENTE LA POUDRE, Seuil, 1998.

PREMIÈRE PERSONNE, Seuil, 2001.

CERBÈRE, Seuil, 2004.

CENDRES ET MÉTAUX, Seuil, 2006.

CHERS OISEAUX, Seuil, 2006.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00353-1

ANNE WEBER

Tous mes vœux

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

Pour Dov.

Le dernier mot est écrit, le manuscrit terminé. J'avais voulu faire croire que tout cela ne m'était pas arrivé à moi mais à une autre, une amie proche, par exemple, aux malheurs de laquelle j'aurais assisté de près et dont j'aurais été bien placée pour raconter l'histoire, mon Dieu, la pauvre, comment s'est-elle mise là-dedans, je me le demande, ce n'est pas à moi que ce serait arrivé en tout cas, ni à vous, j'imagine. Même les romanciers les moins doués réussissent ce genre de transpositions, *je* devient *il*, blond devient brun, gros devient maigre. Et justement moi, je n'arriverais pas à mettre cette histoire idiote et parfaitement atroce sur le dos d'une autre ?

J'ai essayé, j'ai raconté toute l'histoire à la troisième personne, pour constater à la fin : Non, en effet, je n'y arrive pas.

C'était censé être une histoire d'amour et, pour que personne ne puisse penser qu'elle me fût arrivée – ne suis-je pas bien trop pudique pour dévoiler publiquement ma vie amoureuse ? –, j'ai commencé, dans le manuscrit, par m'appeler Léa et par me baptiser, puis je me suis dotée de la nationalité française et d'une mère russe. Léa ne me ressemblait pas du tout, bien sûr, non seulement elle faisait une demi-tête de moins que moi, mais elle était châtain clair aux yeux bleus et, en allemand,

langue dans laquelle le manuscrit était rédigé, avoir les yeux bleus ne signifiait pas seulement avoir les yeux bleus mais être naïf ou crédule, ce que, bien sûr, je ne suis pas du tout.

L'histoire de mon *roman*, disons, se passait en partie à Paris, ce qui ne prouvait pas non plus qu'elle me fût arrivée car, s'il est vrai que j'habite cette ville, celle-ci doit abriter plusieurs millions d'individus en âge et en état de vivre des histoires d'amour – alors pourquoi pas une Léa ?

Dans ce manuscrit, aussi imposant que larmoyant, que j'avais intitulé *Château de sable*, le protagoniste masculin apparaissait lui aussi sous un faux nom, un prénom rare (Enguerrand) qui n'avait traversé la Renaissance que dans quelques rares familles aristocratiques pour finalement réussir l'exploit de s'infiltrer dans un manuscrit raté. Enguerrand habitait une maison au fond des bois, ou plutôt un château, oui, un petit château qui évidemment ne se trouvait pas à l'endroit où vit son modèle (lieu sur lequel, dans cette nouvelle version non plus, je ne puis donner aucun renseignement). C'était le b. a.-ba du romancier que j'avais fini par assimiler, c'est-à-dire qu'à l'instar d'un milliardaire américain, j'avais réussi à démolir un château pierre par pierre et à le transporter du bord de la Marne au bord de l'Hudson, par exemple, ou en Bourgogne.

A moi-même, j'avais attribué le rôle de la meilleure amie de Léa, un auteur allemand vivant à Paris, une femme plutôt terne qui, tantôt émue, tantôt bouleversée ou indignée, assiste de près aux bonheurs et malheurs amoureux de son amie et les commente. De ce dédoublement de moi-même, j'avais espéré tirer non seulement une cachette supplémentaire mais la distance nécessaire à toute narration.

A l'abri de cette fiction certes rudimentaire mais que j'espérais néanmoins à peu près crédible, je m'étais mise allègrement à raconter l'histoire, aussi allègrement, en tout cas, que les circonstances, dont il faudra parler, le permettaient, jusqu'à ce que le manuscrit fût achevé.

Puis je l'avais jeté à la poubelle.

Et maintenant, reprenons à zéro. L'histoire que j'avais vécue et que j'avais voulu raconter était celle d'un mauvais roman, alors, pour correspondre à l'histoire, ce mauvais roman, je l'avais écrit. Maintenant, ça suffit. Histoire, contente-toi de ce que je t'ai déjà donné ! C'est pour toi que j'ai écrit ces ignobles suavités ; tu comprendras que je ne vais pas, en plus, les publier. Je recommence depuis le début et, cette fois-ci, je raconterai les choses selon mon propre gré. Prenons le personnage de Léa qui, malgré les divers travestissements que je lui avais fait subir, me ressemblait beaucoup trop. Que voulez-vous que je fasse d'un personnage qui, excepté la couleur des cheveux, a plus de ressemblance avec moi que moi-même ? Evidemment, je n'avais pas fait agir Léa tout à fait comme moi dans la même situation et, au lieu de l'installer dans le 2^e arrondissement, où je suis domiciliée, je l'avais logée rue des Epinettes, près de la place de Clichy, donc à l'autre bout de la ville. Mais qui espérais-je donc duper avec des ruses aussi transparentes ?

Je suis désolée, je t'ai fait sortir de mon flanc mais, aujourd'hui, je n'ai plus l'usage de ta personne, dis-je à Léa qui a atterri dans la corbeille à papier en même temps que le manuscrit. A partir de maintenant, je reviens à la première personne.

Et je devine que ce *je* me ressemblera moins, en fin de compte, que la Léa fictive, pourtant taillée selon mes propres mensurations.

L'histoire était placée sous le signe du blaps porte-malheur. Le blaps porte-malheur ou *Blaps mortisaga* est un gros coléoptère noir que j'ai trouvé par terre dans ma cuisine un matin d'hiver, couché sur le dos comme Kafka, gigotant faiblement, comme au ralenti, probablement déjà au bout de ses forces. Ce coléoptère, qui continua à me terroriser longtemps après que je l'ai découvert, je l'ai ramassé dans ma cuisine et balancé directement dans le roman en train de s'écrire et sous le nez de Léa qui, encore tout engourdie, les paupières collées par le sommeil, tâtonnait à travers la pénombre de son appartement. C'est quoi, cette petite tache sombre devant le réfrigérateur, pensa-t-elle, un bouchon, peut-être, ou un mouton de poussière ? Au lieu d'emprisonner l'insecte sous un verre renversé et de glisser une feuille de papier dessous pour pouvoir ensuite soulever le tout et jeter le coléoptère par la fenêtre, elle ouvrit le placard de la cuisine à la recherche d'un spray insecticide qu'elle croyait posséder. Comme elle n'en trouvait pas, elle saisit n'importe quel vaporisateur, une bombe imperméabilisante pour chaussures, et aspergea l'animal couché sur le dos et sans défense, ce qui ne provoqua pas sa mort mais au contraire une agitation plus rapide et désespérée des pattes. Surmontant son dégoût, réprimant son envie de

pousser des hurlements hystériques, elle s'empara d'une pelle à ordures et d'une balayette et arriva à faire entrer l'insecte en furie dans un sac en plastique et à fermer le sac par un nœud. Or, même emprisonné et imbibé de produit imperméabilisant, l'animal ne se calmait pas. Le sac en plastique se mit à ramper sur le plancher et à produire des bruits de froissement menaçants, si bien que Léa dut descendre les cinq étages en pyjama, tenant le sac au bout de son bras tendu, et le jeter dans la poubelle de l'immeuble où il continua à remuer et à se froisser et où, dans mon imagination, il remue et se froisse encore, invincible.

Comment faire comprendre à cette fille, que je venais seulement d'inventer, la terreur que m'avait inspirée cet incident ? Il fallait que je m'efforce de lui communiquer les sentiments de peur, de persécution et de menace qui étaient les miens au moment de cette rencontre matinale et, pour cela, je n'avais d'autre choix que de la doter d'un passé ressemblant au mien. Et c'est là, sans doute, que quelque chose s'est mis à clocher car le vécu d'un personnage de roman est soumis à certaines limites, lui aussi, qui sont d'ailleurs bien plus étroites que chez nous autres créatures de chair et de sang : ce sont les limites du vraisemblable, ou du supportable. Si je voulais vraiment charger cette pauvre Léa des histoires successives qui me sont arrivées, la crédibilité exigerait que sa vie se termine par un suicide, dans la cellule isolée d'une clinique psychiatrique – ou, justement, dans une corbeille à papier. Aujourd'hui, j'ai compris que j'étais plus solide qu'elle. Alors autant prendre d'emblée à mon compte toutes les horreurs à venir.

Pour rédiger *Château de sable*, je m'étais divisée en une personne fictive à qui il arrive les choses les plus insensées (Léa), et en une deuxième personne (moi) qui, assise à sa table de travail comme dans l'œil du cyclone urbain, ne voit et ne parle à personne de la journée. De la partie la plus vivante de moi-même, j'avais fait un personnage de roman, et ce dédoublement m'avait paru naturel.

Mais que n'ai-je dû inventer pour me transformer en un personnage à peu près crédible ! J'ai trouvé à Léa un poste d'assistante dans un cabinet d'avocat, avenue de Wagram, puis, plus tard, je l'ai fait travailler chez un éditeur d'art où elle devait s'occuper des relations avec la presse. Docilement, elle se faisait envoyer dans tel ou tel bureau ou dans le lit de tel ou tel homme. Tout cela en pure perte car aujourd'hui, Léa et moi, nous nous tombons dans les bras pour nous refondre en une seule et même personne. Ne m'en veux pas, Léa. Tu dois admettre que, sans aucune volonté propre, tu n'avais pas l'étoffe d'une héroïne de roman.

Or, maintenant qu'elle est mise au rebut, Léa s'anime et réclame une deuxième chance, elle voudrait revenir sur scène. Quel est l'auteur capable de refuser quelque chose à sa propre protagoniste ? Bon, d'accord, Léa, ne serait-ce qu'en tant que

personnage de roman raté, en tant qu'ombre de toi-même, tu auras tes entrées dans ces pages.

Dans *Château de sable*, juste avant de faire la connaissance d'Enguerrand, Léa s'était éprise d'un Russe appelé Vladimir Mikoyan, et elle avait vécu avec lui une histoire d'amour interminable et apparemment sans remède, une histoire à ranger parmi la multitude de maladies, d'accès de mélancolie, d'accidents, de catastrophes naturelles qui menacent de survenir dans toute vie humaine. Comment, dans ces circonstances, aurait-elle pu être réceptive à l'existence d'un autre homme, serait-ce d'un noble Enguerrand ? Elle n'allait avoir des yeux pour lui que six ans plus tard.

En attendant, l'histoire commençait de la manière suivante :

“Le 26 janvier 1972, un DC-9 de la compagnie yougoslave JAT qui assurait la liaison Copenhague-Zagreb explosa en plein vol. L'hôtesse de l'air yougoslave Vesna Vulović, âgée de vingt-deux ans, fut projetée hors de la carlingue, tomba de 10 160 mètres sans parachute et s'écrasa près du village tchèque de Srbská Kamenice. Elle survécut. Les chances pour que Léa se sorte saine et sauve de son histoire avec Vladimir étaient à peu près les mêmes.”

J'avais réuni en la personne de Vladimir tous les diables charmants que j'avais jamais rencontrés et, cet amalgame masculin, je l'avais placé un soir non loin de Léa dans une brasserie du boulevard du Montparnasse. Afin de ne pas trop leur faciliter la tâche à tous les deux, j'avais joint à Léa un monsieur qui ne joue aucun rôle dans l'histoire et dont ce devait être d'ailleurs l'unique apparition. J'avais placé Vladimir en face, seul à sa table. Une fois les personnages répartis dans la salle, le lecteur avait pu s'imaginer presque sans que j'intervienne les

regards de Léa évitant de justesse son vis-à-vis à table, l'épargnant à la manière d'une lanceuse de couteaux pour se plonger dans les yeux de Vladimir, qui était en train de manger juste derrière. Comme il n'était pas pensable de se perdre alors qu'ils venaient tout juste de se trouver et que, par ailleurs, étant accompagnée, Léa ne pouvait compter sur une initiative de Vladimir, elle se leva et se mit à avancer sur ses longues jambes en direction des "messieurs" et des "dames". Nous voyons à présent Léa s'enfermer dans un des cabinets, fouiller dans son sac à main et en sortir un bout de papier, prendre un crayon et écrire "Dimanche soir ici", plier le bout de papier jusqu'à ce qu'il ait la taille d'un noyau d'olive, rouvrir la porte, tirer la chasse d'eau – pour rendre la scène plus réaliste, j'avais imaginé une petite inondation, si bien que Léa se retrouvait les pieds dans l'eau, ce dont elle se fichait éperdument, d'autant plus que le lecteur ou le spectateur de cinéma ne tenait pas à voir l'héroïne occupée à réparer un dégât des eaux au sous-sol mais à faire la connaissance d'un homme dînant seul à sa table. Nous la voyons ensuite jeter un bref coup d'œil dans la glace et se passer la main dans les cheveux avant de remonter l'escalier et, le regard dirigé droit devant elle, laisser tomber le bout de papier plié sur la table de Vladimir en ouvrant de façon presque imperceptible la main qui ballotte le long de son corps. Peu après, elle quitte le restaurant avec son compagnon de table. Dans une adaptation au cinéma, le rôle de Léa aurait été tenu par Julia Roberts ou Sharon Stone.

Voilà. Les présentations sont faites. Le malheur numéro un peut commencer.